

Le sexe, c'est plate (mais j'adore faire l'amour)

Gilbert Turp

Number 159 (2), 2016

Sexe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81795ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turp, G. (2016). Le sexe, c'est plate (mais j'adore faire l'amour). *Jeu*, (159), 26–30.

LE SEXE, C'EST PLATE (MAIS J'ADDORE FAIRE L'AMOUR)

De la salle, un moment chargé de sexualité peut faire rougir ou rire, laisser indifférent ou excité.

Sur scène, les comédiens naviguent entre la chorégraphie et le jeu, nus ou habillés. Prennent-ils leur pied ? Regard intime sur la complexité du jeu théâtral lorsqu'il rencontre le sexe.

Gilbert Turp

Been there, done that, got the t-shirt and saw the musical, ai-je déjà pensé, en direction des coulisses et de mon peignoir, après une scène de sexe torride. Sur scène, jouer le désir est passionnant, mais représenter l'acte sexuel peut être banal, bancal, voire franchement plate. Un acteur veut toujours aller un peu au-delà de sa seule fonction d'interprète, et sa raison d'être sur scène est d'inventer quelque chose. Jouer une scène de sexe peut ainsi devenir frustrant (un comble!) si elle a une allure de déjà-vu, de déjà-joué.

C'est que jouer le désir et représenter l'acte sexuel ne s'équivalent pas. Du point de vue du jeu, désir et acte sexuel ne sont tout simplement pas de même nature. Jouer le désir exige qu'on s'ouvre à un état affectif d'une infinie complexité, dont on est bien souvent le seul dépositaire. En revanche, représenter un acte sexuel est une question de chorégraphie qui relève davantage de l'exécution et qui se juge en fonction de ce que ça donne de l'extérieur, pour autant que le metteur en scène sache un peu dans quelle direction il cherche.

Un acteur peut plonger dans le plus bel état de désir du monde et l'exprimer merveilleusement; si la précision de la chorégraphie et son exécution ne sont pas au rendez-vous, ce sera boiteux. Inversement, si l'acteur reproduit bien la gestuelle prescrite sans être habité par un désir aussi puissant que l'énergie physique qu'il déploie, ce sera tout aussi boiteux. Pour qu'une scène de sexe ait sa juste mesure d'érotisme, il faut à la fois exprimer le désir à chaud de l'intérieur et « performer » avec suffisamment de sang-froid et de détachement pour être détendu, exact et précis.

LA DANSE DU CORPS

Je ne puis à partir d'ici témoigner que de ma seule expérience, car je suppose que chaque comédien vit ces scènes sexuelles à sa manière. L'intimité est un domaine hautement subjectif, lié à notre histoire personnelle; la mienne me dit que la qualité d'expression du désir est mise en jeu par la danse du corps. Cependant, je ne puis que ressentir à même ma peau la scène de sexe que je joue: je ne la vois pas. Ce que je vis de l'intérieur a de fortes chances d'être en décalage avec ce qui sera perçu par le spectateur, filtré par le metteur en scène. Puis-je alors réinventer le code ou le vocabulaire de la rencontre amoureuse ou érotique par le seul jeu ?

Chaque fois que j'ai joué des scènes de sexe, la première chose interrogée était la nudité. Celle-ci est, de nos jours, assez fréquente (quoique parfois pour des raisons plus esthétiques qu'érotiques). Je suis plutôt à l'aise avec ça. Je suis de ceux qui décrochent quand un amant se lève du lit après l'amour et qu'il est en boxer, ou quand je sens que la comédienne a le souci pressant de couvrir ses seins après les vagues hurlantes de son fantastique orgasme. Pourtant, j'ai souvent eu l'impression paradoxale que ma nudité en scène me dépouillait de mes moyens de rendre mon corps expressif, de lui donner sa pleine transparence. La nudité n'est pas quelque chose que je peux jouer. Mon corps est mon corps, il a mon âge, mon tonus, mes cicatrices. Tout ça le rend en quelque sorte opaque, factuel et objectif. Pour que la nudité devienne parlante, il faut d'une certaine façon *l'habiller*, comme on dit d'un décor qu'on habille de lumière, d'ombre, de textures, de sons et d'accessoires, accentuant sa palette de significations.

Sur scène,
jouer le désir
est passionnant,
mais représenter
l'acte sexuel
peut être
banal,
bancal,
voire
franchement
plate.



La mise à nu, ou l'art de se jeter à l'eau.
Gilbert Turp en tournée (1981).

Cependant, comment jouer si j'envisage mon corps comme une charpente, une surface à signes, un décor ? Mon corps, c'est moi. Mes sensations sont très proches de mes sentiments. Je pourrais même dire, en citant une personne qui m'est chère, que les émotions sont des sensations de l'âme. Il n'y a pas de coupure entre mon corps et ma personne. Si je ressens de la douleur, c'est tout mon être qui plie ; si je ressens du désir, c'est tout mon être qui se déploie. Si on crée une coupure entre mon corps et ma personne pour les besoins d'une scène, cela se fera au détriment de la vérité du jeu. Il m'est arrivé ainsi de me sentir « pas là » – comme un strip-teaseur fatigué – dans un spectacle qui jouait sur un rapport scène/salle exhibitionniste/voyeuriste où se multipliaient les reflets de nos corps à travers un dispositif de miroirs¹. L'expérience était prometteuse en répétition, la recherche était stimulante, parfois même troublante (même si nous répétions habillés), mais les représentations me donnèrent très rapidement un sentiment d'absence, de vide. Je ne sentais plus rien. Ni plaisir ni malaise. Je ne jouais plus, je reproduisais. Ce qui se passait en répétition ne se renouvelait plus. J'ai fini par comprendre que le glissement d'un travail régi par des jeux d'attirance et d'abandon vers une représentation de la sexualité axée sur les jeux d'images et de miroirs m'avait privé de l'expérience sensible explorée entre nous. Après la première, ma femme m'avait dit : « C'est excitant les cinq premières minutes, ensuite ça devient répétitif. » Ce commentaire m'avait bien sûr déçu et remis en question, mais en y repensant, j'ai été frappé de constater qu'il résumait globalement ce que je ressens devant la pornographie, entendue ici au détriment de l'érotisme.

Bien des gens réduisent ce qui distingue l'érotisme de la pornographie à une question de degré. Sur une échelle de 1 à 10, l'érotisme irait de 1 à 5 et la pornographie de 6 à 10. Cette définition ne me semble pas satisfaisante, dans la mesure où je vois une différence de nature entre érotisme et pornographie, assez semblable à la différence de nature que je distingue entre jouer le désir et représenter l'acte sexuel. Le rêve est à mon avis un meilleur guide pour percevoir la distinction. Mes rêves érotiques ont pu être très crus, au degré 10 de l'échelle, même dérangeants : je ne me souviens pas de les avoir jamais trouvés pornographiques. Dans le même ordre d'idées, j'ai suffisamment vu de pornographie pour constater qu'elle ne me fait pas rêver. Elle produit chez moi une montée d'adrénaline dont l'effet d'excitation retombe vite, avant même que ne puisse se diffuser ou se transmettre quelque désir ou trouble qui persistera dans mes rêveries fantasmatiques. L'érotisme a, lui, cette qualité de rêve qui se prolonge dans le monologue intérieur du désir, avec tout ce que cela comporte de projection et de souvenirs, d'images et de sons, de frissons et de sensations d'arrachement, de textures et d'odeurs. Bref, l'érotisme touche à l'intériorité, ce qui me ramène au désir et au jeu.

Il n'y a pas de coupure entre mon corps et ma personne. Si je ressens de la douleur, c'est tout mon être qui plie ; si je ressens du désir, c'est tout mon être qui se déploie.

1. *Conte pour l'œil avide* de Carole Nadeau, présenté en 1994 lors de l'événement *Palomar ou Le Voyeur captif* dans un lieu non théâtral.

LE JEU DU DÉSIR

L'être humain est un sujet désirant. Il porte un désir qui, avant même de se fixer sur quelque objet, se manifeste comme un élan, une soif. Cette poussée se retrouve au cœur de l'activité créatrice. Créer, c'est en quelque sorte créer l'impossible objet de notre désir. Mettre cette énergie fondamentale en jeu libère le remuement du vivant que l'on espère retrouver ensuite sur scène. Même en acceptant un rôle pour des raisons fonctionnelles ou de survie, l'acteur a besoin d'être propulsé par le désir s'il veut que son jeu soit inventif. Un acteur a besoin de se dire: «Ça me tente de jouer ça.» Son envie suffit à ouvrir son imaginaire et son sens de l'observation du réel. Quand je trouve un acteur «en dessous», ce qui arrive même aux meilleurs, je me dis qu'il n'avait pas vraiment le désir de *jouer ça*.

C'est pourquoi je défends depuis longtemps l'idée que jouer le désir est la pierre de touche du métier de comédien². Au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, où j'enseigne, j'attends toujours ce moment où les jeunes comédiens parviennent à être traversés de désir en jouant des scènes d'amour – souvent des scènes de déchirement chez Racine ou d'exultation chez Shakespeare –, signe pour moi que leur formation atteint sa vitesse de croisière et s'ouvre sur nombre de belles surprises à venir. Un acteur ou une actrice en travail crée des songes dont il ne sait rien avant de les avoir façonnés. Le désir est un langage en soi, et une scène de sexe aboutie est, selon moi, un moment où l'on joue *autre chose* que ce que balise la stricte représentation de l'acte comme tel. La sexualité fait partie de la vie; elle ne se vit pas à part des autres couches de notre identité, elle ne devrait donc pas être traitée séparément sur scène.

Toutefois, l'acteur a beau être un sujet désirant, il reste aussi un objet de désir pour son metteur en scène et le public. Il se *prête* au jeu de quelqu'un d'autre, il y consent et s'astreint souvent à jouer des

choses imaginées par le metteur en scène qu'il aurait préféré faire tout autrement. Il abandonne également son corps au regard des spectateurs, qui en feront bien ce qu'ils voudront. Cela, je ne l'ai jamais mieux vécu que lors d'un spectacle comportant une bonne dose de sensualité et quelques moments de sexe ludique. Dans une scène onirique, je me retrouvais couché sur une table, entouré de trois diabolins qui me devêtaient cérémonieusement de bandes de tissus figurant une peau de vieillard pour me rendre ma jeunesse³. Lors d'une matinée étudiante, des dizaines de jeunes filles de 16, 17 ans étaient installées au balcon, avec vue en plongée. Lorsque je me retrouvai nu, offert et endormi sur la table, une contagieuse excitation se souleva parmi elles, déclenchant des cascades de rire. Ce n'était pas un rire stupide ou moqueur, c'était un rire mélodieux qui me chantait assez joliment qu'elles étaient érotisées par l'épisode. Quelque chose se jouait entre mon abandon et leur regard, et je redoublais de concentration à jouer le sommeil par une respiration profonde et régulière. L'érotisation me revint comme un boomerang à même le souffle qui circulait, et j'eus un instant la vague crainte que mon sexe tressaille ou que mon sang le réchauffe. (Heureusement, il me semble presque impossible d'avoir une érection en état de jeu. Même pas une «semi-croquante», comme disent les jeunes d'aujourd'hui, ai-je appris récemment.) Quoi qu'il en soit, le souvenir que je garde de ce moment de métathéâtre persiste dans sa capacité d'érotisation souriante, comme un instant d'énergie qui circule. Je crois que la démarcation scène/salle et le quatrième mur étaient tombés pendant cet instant, et qu'un espace de désir assez charmant s'était ouvert: le public était devenu alors le partenaire démultiplié avec qui je jouais cette scène d'amour doucement sexuelle, ajoutant à la représentation cette *autre chose* dont il était question plus haut, cette *autre chose* qui fait que le théâtre est parfois un moment de jouissance.●

[...] l'acteur
a beau être
un sujet désirant,
il reste aussi
un objet de désir
pour son
metteur en scène
et le public.

2. J'ai développé ce propos dans mon essai *La Culture en soi*, Leméac, 2006.

3. Spectacle multimédia d'Alain Fournier, *Faust talk-show*, présenté en 1986 au Millieu et au Lux.